

L'AMITIÉ FRANCO-TCHÉCOSLOVAQUE

12ème année - N° 3

Juillet-Septembre

1961

B U L L E T I N

SIÈGE DE L'ASSOCIATION :

19, RUE DAGORNO - PARIS-12^e

COMPTE CHÈQUE POSTAL : PARIS 4109-92

*

Prix du numéro = 0,40

Abonnement d'un an

2 NF

L'AMITIÉ FRANCO - TCHÉCOSLOVAQUE

célébrera

le Dimanche 29 octobre 1961

de 16 à 19 heures

la

FÊTE NATIONALE TCHÉCOSLOVAQUE

dans les Salons Zimmer-Châtelet, 1 Place du Châtelet,

Paris

o^e

Allocution du Général FAUCHER

Président de l'Amitié franco-tchécoslovaque

Evocation du Président T.G.MASARYK

et de

Jan MASARYK

Hymnes nationaux - Musique tchécoslovaque

Cordiale invitation à tous nos membres et à tous nos amis

SUR LE TMOIGNAGE

J'ai sur ma table le numéro 13 (Printemps 1961) de la Revue "Svëdectvi" rédigée à New York par un groupe d'exilés.

"Svëdectvi" publie chaque trimestre un fascicule d'environ quatre-vingts pages de textes denses où la Tchécoslovaquie tient naturellement bonne place. Dans le n°13 je trouve un article qui présente pour nous un intérêt direct puisqu'il traite du présent et des perspectives tchécoslovaques.

Je me proposais de vous en parler tout de suite. Mais voici que le nom de la Revue - Témoignages - m'expose à la tentation de vous livrer tout d'abord quelques réflexions sur le témoignage. J'y succombe. Le témoignage, la critique du témoignage est, depuis pas mal d'années, une de mes "marottes". Que penser des innombrables informations dont nous sommes bombardés ? Quelle part de vérité pouvons-nous y découvrir ? X...écrit ceci ou cela; quelles sont ses sources ? Que valent-elles ? Quelles raisons pourrait-il avoir de se tromper ou de vouloir nous tromper ? C'est cela la critique du témoignage. La théorie en est fort simple, la pratique en est malaisée. Elle suppose que nous soyons tout d'abord constamment en garde contre toute idée préconçue, contre toute passion autre que celle de la vérité. Ce n'est pas facile. Comment observer avec tout le sang-froid, avec toute l'impartialité nécessaires un régime aussi noir par tant de côtés que celui auquel la Tchécoslovaquie est soumise depuis février 1948 ? Il faut s'y efforcer cependant. Attention à ne pas nous tromper nous-mêmes !

o o

Les principes de la critique du témoignage relèvent du simple bon sens. Inutile d'y insister. Dans ce qui suit je vous ferai seulement part de quelques unes de mes expériences. Peut-être s'en dégage-t-il quelques idées générales.

J'ai la "marotte", ai-je dit, de la critique du témoignage.

Cela m'a pris pendant la Ière Guerre mondiale parce que je me suis trouvé alors dans les circonstances qui m'imposaient d'y réfléchir sérieusement. J'ai été officier de liaison du Grand Quartier Général auprès de l'Armée de Verdun pendant l'année 1916. Que demandait le Général en chef à ses officiers de liaison ? En premier lieu de lui apporter, par des contacts personnels sur le terrain avec les exécutants, des informations sur l'état matériel et moral de la troupe; voir, écouter, interpréter ce que l'on a vu ou entendu. Interpréter, voilà le plus difficile. Le guerrier soumis à de terribles épreuves telles que furent celles de Verdun ne parle pas le même langage que tout le monde. Bien souvent je me suis dit: "Si quelqu'un n'ayant connu la guerre de de loin avait entendu ces propos amers, violents, que j'ai récoltés aujourd'hui, il penserait que la débâcle est proche et qu'il faut se hâter de faire la paix". Mais je savais par expérience que ces propos, inquiétants pour un homme non averti, ne donnaient en aucune façon la mesure de la douleur de ceux qui les avaient tenus.

Grave était la responsabilité de l'officier de liaison. Voici un fait qui en donnera une idée. C'était en octobre '16, quelques jours avant l'offensive sur Douaumont. Mon chef, le Colonel R. chef du bureau des opérations, me remet une lettre à lui adressée personnellement par le Commandant O. qui avait été notre camarade à ce bureau et qui commandait alors un bataillon de chasseurs à Verdun. O. présentait un tableau sinistre de la situation à Verdun; je me souviens de cette phrase: "Vous rendez-vous compte qu'on ne peut pas donner un coup de pioche sans déterrer un cadavre". Sa conclusion était: l'offensive projetée ne peut conduire qu'à un grave échec; il faut y renoncer. Ma réponse au Colonel R. fut en substance:

- 1° la proposition de O. de renoncer à l'attaque une semaine avant la date prévue ne peut être retenue;
 - 2° le tableau qu'il présente est vrai sur certains points. Il est exact, par exemple, que le terrain de son secteur est pétri de cadavres; il n'est pas le seul; cela n'a pu vous surprendre, je l'ai dit dans mes comptes-rendus;
 - 3° mais j'ai constaté dans les unités que j'ai visitées un entrainement qui se manifeste dans la progression rapide des préparatifs matériels de l'attaque. On est soulagé à la pensée que l'on va enfin passer à une attaque d'envergure. Je dis: moral en hausse.
- Je connaissais O. depuis plusieurs années: officier distingué à bien des égards mais esprit égoïstement égaré. L'état d'esprit du chef n'échappe pas aux subordonnés; il est possi-

que le moral du bataillon O. n'ait pas été des meilleurs - comme celui de son chef - en ces jours d'octobre 1915. Après la victoire de Douaumont, O. a dû regretter sa lettre au Colonel R.

Depuis l'époque lointaine que je viens d'évoquer, j'ai été attentif à relever les atteintes aux saines règles de la critique du témoignage dont se rendent coupables des hommes qui, par leur culture, leur profession, devraient être à l'abri de tels dérèglements. J'en ai une liste assez longue...

Elle commence par un membre de l'Académie des Sciences qui, au lendemain de notre offensive du printemps 1917, me faisait part des renseignements qu'il prétendait avoir sur nos pertes. "Elles sont effroyables", me disait-il. Et il ajoutait: "Naturellement, on ne nous dira pas la vérité". Or son informateur était un lieutenant d'infanterie, inconnu de lui mais avec qui il avait eu un bref entretien dans un couloir de wagon. Je lui exprimai mon étonnement de le voir, lui qui, dans sa spécialité - astronomie - n'admettait pas un fait pour établi qu'il n'ait été maintes fois recoupé, accepter sans discussion les dires d'un inconnu.

A l'autre bout de ma liste, un autre cas, non moins typique, de date récente celui-là. X., historien, chargé de cours dans une Université de province, publie dans un journal régional un article sur la guerre d'Algérie. J'apprends par Radio-Genève, nous dit-il tout d'abord, que nous entretenons en Algérie une armée de 800.000 hommes. Il ne discute pas ce chiffre; il nous invite donc implicitement à le tenir pour vrai. Suivent des considérations sur la guerre d'Algérie, mais là n'est pas la question. Dans le numéro suivant du même journal, une personne bien placée pour avoir des renseignements sûrs apporte une rectification: les effectifs de l'armée d'Algérie sont d'environ 500.000. Aucune réplique du professeur X. ... Je le répète: les opinions du professeur X. ne sont pas ici en cause; ce qui est grave, c'est de voir un historien offenser les règles élémentaires de la critique du témoignage qui sont le B-a, Ba du métier d'historien. Lorsque la passion nous empoigne, adieu les bons principes !
o o

Tâchons, quant à nous, de ne pas oublier ces bons principes lorsque nous prenons connaissance de témoignages sur la Tchécoslovaquie comme ceux que nous apporte "Svědectví" dont nous allons parler maintenant. Les témoins que la Revue nous présente sont certainement sincères; ils ne veulent pas nous tromper, mais ils peuvent se tromper.

TROIS TCHÉCOSLOVAQUES EXILÉS S'INTERROGENT
SUR LEUR PEUPLE ET SON AVENIR

Trois Tchécoslovaques, réunis à New York fin 1960, s'interrogent sur leur peuple et son avenir. Leur entretien, improvisé, a été enregistré; la Revue "Svědectví" le donne dans son n° 13 sous le titre "La Tchécoslovaquie et son peuple. Situation et perspectives au seuil de la nouvelle décennie". Il mériterait d'être reproduit en entier mais il absorbe 25 pages de la Revue! Et me voilà bien embarrassé... Comment pourrais-je, en deux pages de notre Bulletin, vous présenter un compte-rendu fidèle de débats non préparés, qui ont nécessairement, de ce fait, pris une allure saccadée, quelque peu décousue, où, il me semble, tel ou tel participant a parfois dépassé sa pensée pour provoquer une réaction chez les autres? Je m'en sens incapable. Je me bornerai donc à relever dans les dernières pages quelques passages qui peuvent être considérés comme la conclusion des débats.
o o

Les trois interlocuteurs:

- Jakub SKALICKI (pseudonyme), jeune intellectuel, qui a quitté la Tchécoslovaquie dans le second semestre 1953 et est récemment arrivé aux Etats-Unis.
- Václav YARLIK, correspondant de revues américaines et asiatiques.
- Pavel TIGRID, du Comité de rédaction de la Revue "Svědectví".

Pavel TIGRID ouvre le débat par cette remarque: SKALICKÝ a vécu en Tchécoslovaquie beaucoup plus longtemps que nous. Assurément il verra les choses autrement; il interprétera plus fidèlement que YARLIK et moi les sentiments du peuple tchécoslovaque. Mais, d'autre part, nous qui vivons à l'extérieur depuis plus longtemps, nous aurons peut-être des vues plus générales, plus

détachées...

S. (1) est celui des trois qui exprime les opinions les plus radicales, les plus pessimistes. Il a le régime en horreur. Il pense que la grande majorité de la nation lui est hostile mais est fatiguée, passive. Aucune pression d'en bas ne se manifeste - contrairement à ce qui a eu lieu en Pologne - pour obtenir une atténuation à la contrainte. Au reste il y a à cela des causes lointaines: trois cents ans de servitude ont abouti à une sclérose morale, à la lâcheté. Que faire ? S'accommoder aux circonstances, s'arranger pour vivre, pour survivre.

K.- Est-il possible de se lamenter sur la décadence de la nation et de ne voir d'autre issue que de se laisser vivre ?

S.- Pour moi, ce n'était pas une issue; c'est pourquoi je suis parti.

T.- Mais enfin que sommes-nous en vérité ? Méritons-nous un sort meilleur que celui que nous avons ? Avons-nous droit à un Etat indépendant ?

Si nous n'avons pas d'autre dessein que de nous adapter aux circonstances pour vivre, ne méritons-nous pas, précisément, ce que nous avons: la domination soviétique (2). Sans une renaissance intérieure, rien d'essentiel ne peut être réalisé. La question tchèque (2), problème des hommes, problème de la nation. Faire entrer dans le sang de l'homme tchèque qu'il doit commencer par lui-même, qu'il n'aura que ce qu'il aura conquis. Il est pourtant concevable que, si une nation est animée d'une volonté sincère, un appui lui vienne de l'extérieur. La cause nationale peut être trahie comme le fut la révolution magyare de 1956. Mais une révolution vaincue est ineffaçable de l'histoire de la nation et de l'humanité; celle des Hongrois leur fait honneur et ne sera pas oubliée.

S.- Maintenant je me rends compte que je ne suis fait le porte-parole d'une génération rendue cynique par onze ans de régime communiste. T., je vous comprends, je vous approuve; ce que vous dites est la seule voie morale, positive, efficace.

T.- Vous avez pourtant appris quelque chose là-bas. K. et moi, qui n'y avons pas vécu, nous avons eu aussi la vie dure (j'ai été garçon de café), mais c'était la conséquence de notre libre décision et nous n'avons pas eu à souffrir de l'injustice et de la privation de liberté.

K.- En fin de compte, c'est de cela qu'il s'agit.

S.- Bien sûr: être garçon de café à l'étranger, par ma propre volonté, être libre de tout envoyer promener quand bon me semblera, c'est autre chose que d'être commandé par quelqu'un de l'appareil du Paryi qui pourra me priver de mon emploi et m'expédier ailleurs.

K.- L'important est que je suis garçon de café, au moins pour une bonne part, par ma propre décision.

T.- Et à toute libre décision de cet ordre est nécessairement et directement lié ceci dont nous n'avons pas encore parlé: l'espérance.

(1) A partir de maintenant, je désigne les trois participants par leurs initiales; je ne reproduis, en traduction libre, que des fragments de leurs interventions.

(2) P. TIGRID songe ici à "La Question tchèque" de T. G. MASARYK et le dit explicitement ailleurs.

Le Trésorier de l'Amitié franco-tchécoslovaque
se permet de renouveler son appel de juin dernier.

Quelques-uns des retardataires ont suivi son conseil et lui ont fait parvenir, avant leur départ en vacances, leur cotisation pour 1961; il les en a déjà remerciés.

D'autres en ont sans doute été empêchés. C'est à eux qu'il s'adresse donc de nouveau aujourd'hui car la fin de l'année est proche et il leur serait reconnaissant de lui éviter de leur envoyer une lettre personnelle de rappel...
